

J'ai décidé d'écrire pour vous faire partager mon destin ; non pour m'autocélébrer, ou pour m'auto promouvoir, mais pour deux raisons :

Lorsque l'on arrive à la fin de sa vie, le besoin d'expliquer ce que l'on a vécu se fait sentir, Il existe un vieux proverbe arabe qui dit : « Lorsque le vieillard disparaît c'est une bibliothèque qui brûle » On a toujours envie de sauver quelques pages de l'incendie, ou de laisser quelque chose sur le coin de la table avant de quitter la maison.

La première raison est, que je crois à l'importance du passé. Non par nostalgie larmoyante, mais par passion de l'avenir. Le passé éclaire le présent. Je crois au poids des mots, au sang et à la mémoire des hommes. Que serait une nation sans mémoire ? Que serait un homme sans mémoire ? Il marcherait dans la nuit. Pour ma part, je crois à la force du passé.

L'autre raison pour laquelle j'évoque mon destin, c'est que je crois à l'utilité du témoignage. Un témoignage personnel n'apporte pas la vérité avec un grand V. Je ne vais pas vous dire la *vérité* sur la guerre d'Algérie, mais sur ma jeunesse dans ce pays, je devrai plutôt dire ce beau département français d'Algérie, français bien avant le comté de Nice ou le comté de Savoie. Je vous apporte ma petite *vérité*, mon petit éclairage. Ce sont ces différentes petites *vérités* qui vous permettront d'approcher la Vérité. Cette vérité que tout homme digne de ce nom cherche à appréhender.

Je suis né en Algérie le 17 juin 1938 à Bône, d'un père français d'origine Napolitaine (Ischia) et d'une mère française d'origine Maltaise (La Valette) dans une famille qui comptait 12 enfants.

Père et mère quasiment illettrés, j'ai vécu ma prime jeunesse auprès de ma grand-mère maternelle à Bône. Les Maltais étant des gens très pieux et pratiquants, je fus envoyé au petit séminaire de Constantine où j'ai effectué mes humanités.

Le Premier novembre 1954, jour oh combien funeste ! L'Algérie s'embrase par des attentats simultanés d'Ouest en est, qui ne se souvient du lâche assassinat des époux Monnerot ?

Modestement à mon niveau, lorsque je jouais avec mes petits camarades Musulmans de quartier, j'habitais la Cité Auzas à Bône, quartier que l'on qualifierait de « Zone » aujourd'hui. Je pratiquais sans le savoir une sorte d'action psychologique en dissuadant mes petits camarades de jeux de s'enrôler dans le FLN¹. Mon action bien que timide s'avérait efficace et j'employais toujours les mêmes arguments : « Ton grand-père est mort ou a été blessé à Verdun, ton père, tes oncles ont été blessés ou sont morts à Monte-Cassino ou à Diên Bien Phu. Ils ont combattu avec gloire et honneur sous les couleurs du drapeau français. Oseriez-vous leur faire honte en combattant contre le drapeau qu'ils ont su si vaillamment défendre ?

Il faut croire que ma pédagogie était convaincante, puisque le commissaire politique, (les cellules FLN étaient calquées de la même manière que les cellules politiques communistes et marxistes, les réunions étaient tenues secrètes par le commissaire) n'arrivait plus à convaincre mes camarades de jeux d'embrasser la politique du FLN, mais surtout d'alimenter en combattants leurs rangs. Je fus donc condamné à Mort par ce

même responsable.

Le 2 juin 1956, alors que je regagnais mon domicile, accompagné de mes parents, il était 21 heures, lorsque quatre jeunes hommes sortis du couloir d'un immeuble, dans la pénombre, se sont rués sur moi et m'ont solidement maintenu. Mes parents pensant que ce devait être un jeu, ont continué à avancer. L'un des quatre énergumènes m'a dit on va te tuer. A mon tour je pensais qu'il s'agissait d'un jeu. J'ai vite compris quand un second individu s'est baissé au pied d'un poteau électrique, pour en sortir un paquet de chiffon, qu'il déploya et j'ai aperçu ... un revolver ! J'ai immédiatement compris que ce n'était plus un jeu, mais une exécution sommaire. Le troisième comparse un morceau de tissus à la main m'a dit : je vais te bander les yeux. Par bravade, sans aucun doute, et non par patriotisme, j'ai répondu qu'il n'en était pas question. Je n'avais aucun sentiment de peur, et je n'ai pas crié, j'étais comme dans un état second, loin d'imaginer que j'allais mourir.

Devant mon attitude, celui qui tenait le revolver s'est posté derrière moi, il a appliqué le canon de l'arme contre mon omoplate et a tiré à bout touchant, J'ai senti une brûlure et une forte odeur de soufre, comme quand on frotte une poignée d'allumettes d'un seul coup. La balle m'a transpercé de part en part détériorant au passage le poumon gauche, le cœur oreillette droite et est allé se loger dans l'œil d'un passant qui marchait en sens inverse, le sieur Chorfi Rabah qui a perdu son œil.

A sang chaud je me suis mis à courir, dépassant mes parents, et je suis tombé en essayant d'ouvrir la porte de notre appartement. Mes parents ont pensé que j'avais eu peur et ne se sont pas inquiétés pour moi, ils se sont portés au secours de Chorfi Rabah, appelant une ambulance pour le diriger vers l'hôpital. Une fois le blessé évacué mon père et ma mère regagnant le domicile ont eu la désagréable surprise de me voir étendu au pied de la porte d'entrée dans le coma et perdant mon sang en abondance. Je n'ai qu'un vague souvenir de ce moment fatal, mais je me souviens des cris de ma mère : Ils ont tué mon fils, ils ont tué mon fils.

Mon état n'inspirait aucune chance de survie, le chirurgien, le Docteur Debrie dit à mon père : votre fils est quasiment mort, mais si vous m'en donner l'autorisation écrite je tenterais l'impossible, n'ayez tout de même pas trop d'espoir.

Mon père apposa une petite croix au bas du document, le pauvre il ne savait ni lire ni écrire, mais il avait une confiance totale en ce chirurgien qui aurait pu être son fils tellement il était jeune.

Trois semaines de coma, deux longs mois d'hôpital et me voilà de nouveau prêt à affronter le dur combat de la vie. En ce qui me concerne, se serait plutôt de la survie. Les soins ont été beaucoup plus pénibles à endurer : ponction dans le poumon, piqûres, brûlures des excroissances de chair au nitrate d'argent, assistance respiratoire, pour ne citer que ceux qui m'ont le plus marqués.

C'est alors que j'ai commencé une convalescence à la maison, oubliant le séminaire, les études, les jeux. J'attendais avec impatience d'être appelé au service militaire de ma classe. Ce jour tant attendu arriva. La sentence raisonne encore dans ma

tête, elle ne me quitte plus : Christian Migliaccio « **Exempté** ».

Cette blessure-là s'est révélée bien plus traumatisante que la blessure par balle. Comment moi, le seul mâle de la famille, inapte au service militaire ? Dans mes rêves d'enfant les plus fous, je me voyais bravant la mitraille et les obus, conquérir un territoire tenu par l'ennemi. Ne pas faire son service militaire en Algérie était ce qui pouvait arriver de pire à un jeune homme.

Désormais je ne serai plus français, puisque l'Etat m'avait désigné comme inapte à le servir. Quand on a un nom comme le mien à consonance italienne pour se sentir français, la meilleure façon était de servir son pays. Je n'ai jamais accepté d'être français par filiation. Mon titre de français je devais le gagner au service de mon pays et non par la transmission paternelle.

Il fallait que je trouve un moyen de porter les armes pour la défense de ma terre de mon pays, de ma nationalité. J'ai donc appris que la France recrutait des supplétifs, autochtones, de souche nord-africaine ou européenne. Que ces personnels étaient engagés dans des groupes d'auto défense, de maghzen² ou de groupe mobile de police rurale. Qu'il n'y avait aucune exigence médicale, qu'ils étaient engagés comme journaliers et gérés par le Ministère de l'Intérieur. Notre paquetage était squelettique, notre armement archaïque, notre instruction au combat quasi nulle, quand à notre salaire un peu plus d'un euro par jour, c'est dire 7,50 F de l'époque. Si nous étions blessés ou morts, cela était considéré comme un accident du travail. Notre contrat était d'un mois renouvelable par tacite reconduction. Nous pouvions être renvoyés sans préavis, par le chef qui nous employait.

Je me rends donc à la préfecture de Bône pour m'engager comme Moghazni² dans une S.A.S.³ (Section Administrative Spécialisée). Je m'engage pour la durée de la guerre. J'ai demandé au Capitaine responsable du recrutement de m'affecter là où personne ne souhaitait aller. Le poste d'interprète m'a été proposé pour la S.A.S. de Bordj-M'raou Sakiét Sidi Youssef. En Zone déshéritée, à la frontière Tunisienne, à l'extérieur de la ligne Morice (Barrage électrifié) dans une sorte de No man's Land entre le barrage et la frontière Tunisienne.

Sans aucune instruction militaire, le Lieutenant Chef de S.A.S. m'a affecté un paquetage, un fusil, des munitions, une grenade, un cheval et j'ai été incorporé à son maghzen.

Pour toute intimité, j'étais logé dans une sorte de grand hangar où étaient disposés une trentaine de lits métalliques, sur lesquels se trouvaient des sacs de gros drap remplis de paille qui servaient de matelas, ainsi que deux couvertures.

La nourriture était à notre charge, le pain, les tomates, les oignons étaient notre quotidien. L'huile d'olive et la viande un met de luxe, étaient souvent absentes. Par contre les olives, les cacahuètes, le thé à la menthe et le café nous apportaient le tonus nécessaire pour le crapahut. Notre maigre salaire y suffisait tout juste.

Au milieu de ce hangar se trouvait un gros poêle à bois, et trois ou quatre tables et des bancs. Un ancien sergent de tirailleurs était notre mokkadem et nous commandait, supervisé en cela par un adjudant-chef de l'Armée d'Active. Les seules instructions militaires que j'ai reçues ont été de me mettre au garde à vous, de saluer, et d'aller m'exercer au tir. En prime, j'ai eu droit de porter le poste radio lors des patrouilles de nuit,

Dans le cantonnement j'ai été affecté comme tireur à la mitrailleuse « Hotchkiss » et en opérations, je servais la mitrailleuse MG42⁴ avec deux Moghazni pourvoyeurs.

Notre action militaire était conditionnée par le commandant de Secteur, l'unité d'active à laquelle nous étions rattachée, et les tâches les plus ingrates nous étaient confiées : embuscades et patrouilles de nuit dans notre secteur. La particularité de notre poste était que nous étions harcelés au moins deux ou trois fois par semaine.

Les fellouzes⁵ stationnés en Tunisie ne se gênaient guère de franchir la frontière et de nous canarder à coup de mortier et de lance-roquette, nous répondions par des tirs de mitrailleuses.

En défense de poste j'étais tireur à la mitrailleuse une bonne vieille « **hotchkiss** »⁶. La SAS n'étant pas dotée de moyens lourds. L'Unité de Secteur disposait elle, de mortiers, parfois d'un char et d'un vieux canon de 75.

L'unité de secteur nous prenait souvent avec eux en bouclage, et j'ai vu quelques camarades de combat sauter sur des mines anti personnelle, jambes arrachées, certains ont été éventrés, déchiquetés lors des explosions. Quelques-uns sont morts d'une balle en pleine tête. Mon lieutenant chef de SAS a été tué en sautant sur une mine anti-char avec sa jeep.

En tant qu'interprète il m'arrivait de crapahuter avec les Légionnaires du 1^{er} REP qui balayait le terrain le long de la frontière. C'est là que j'ai vu l'efficacité d'une troupe aguerrie et nous sorte de vieux grognards mal payés, mal formés désordonnés au combat. Notre spécialité était le pistage sur le terrain. Les Moghazni avaient un don d'observation hors du commun. Ils étaient des cavaliers extraordinaires.

Nos patrouilles de police étaient efficaces, nous avons la responsabilité de la protection du camp de regroupement qui abritait un millier de personnes femmes et enfants que nous protégeions des atrocités rebelles.

Notre présence, outre l'état-civil, l'assistance médicale gratuite, la scolarisation, nous assurons la sécurité qui leur permettait de cultiver et d'ensemencer leurs champs. C'est ainsi que durant près de quatre ans j'ai servi à la S.A.S. Au combat j'ai obtenu 2 citations : une à l'Ordre de la Brigade, l'autre à l'Ordre de la Division. On m'a décerné la Médaille Militaire, 40 ans après, j'ai été promu chevalier de la Légion d'Honneur à titre militaire (Légion d'Honneur décernée au Péril de sa vie).

Ces décorations sont pour moi la récompense suprême que souhaitent tous les militaires. Ne l'ayant pas été, je suis très fier d'avoir pu les obtenir par ma conduite devant l'ennemi et au péril de ma vie, civil habillé en militaire pour faire la guerre. J'ai payé ma nationalité française au service de notre drapeau national. Mon souhait le plus cher aurait été de mourir au combat, il n'en a rien été. C'est dommage, car après avoir servi fidèlement et courageusement le drapeau, avec mes frères de combat d'origine Nord-Africaine, l'Etat considère lui que cela ne compte pas puisqu'il nous écarte de l'Allocation de Reconnaissance attribué aux Harkis et autres membres des formations supplétives.

Depuis notre rapatriement en France notre sang n'a plus la même couleur que

celui versé au combat au service de la France, ni la même valeur que celui de nos camarades d'origine Nord-Africaine, comme si les balles du FLN ne frappaient que les seuls supplétifs de souche Nord-Africaine. Malgré cette ségrégation et cette discrimination républicaine, je suis fier d'avoir payé ma nationalité française par le sang versé. Ma carte nationale d'identité ne devrait pas être bleue, mais rouge.

Pourquoi tant d'ostracisme à notre égard, ne sommes-nous donc plus français ?

Pourquoi cette ségrégation ? Pourquoi ce racisme envers ses plus fidèles serviteurs Qu'ont été les supplétifs de souche européenne ?

Pourquoi en 2011 l'Etat s'évertue à maintenir les deux collèges électoraux : les droits Locaux et les droits communs ?

Pourquoi l'Etat considère qu'il y a en France deux catégories de citoyens ?

Toutes ces interrogations resteront sans doute sans réponse, la moyenne d'âge des supplétifs dépasse allègrement les 70 ans, encore quelques années, et il n'en restera plus pour réclamer. Ce n'est pas tant l'argent que nous réclamons, mais notre dignité de combattant sans aucune exclusive et sans aucune différence entre les uns et les autres.

Certes, cela a été écrit et prononcé dans un discours du président de la République en décembre 2007, mais sans aucun effet concret. Il est à mettre aux dizaines de promesses non tenues.

Quoi d'étonnant un Président de la République lui-même sans doute le précepteur de l'actuel Président n'a-t'il pas dit que : « Les promesses n'engagent que ceux qui les reçoivent ! »

Notre génération, sans distinction d'origine est une génération où la parole était sacrée et les promesses tenues. Ce n'est plus le cas. La nouvelle génération est celle de la Rolex de l'Argent Roi, des valeurs boursières.

Nous n'avons pas combattu pour cela.

Nous avons combattu pour la Paix, la démocratie, la justice pour tous.

Christian Migliaccio

1- FLN Front de libération nationale

2- S.A.S. Section Administrative Spécialisée dépendant des Affaires Algériennes. La Préfecture de chaque département la sous-préfecture à l'échelon liaison

3 - Moghazni personnels des Maghzen - **Maghzen** unité statique composé de Moghazni

4- La **Maschinengewehr 42 allemande**, plus connue sous son code de nomenclature -. Les premières armes arrivèrent dans les unités au cours de l'année **1942**. Elle fut largement utilisée par l'infanterie de la **Wehrmacht** pendant la deuxième moitié de la **Seconde Guerre mondiale** et ses **dérivés modernes**, chambrés en 7,62 OTAN, sont encore en service dans de nombreux pays.

5- **Fellouzes**, fellagha, fells rebelles armés.

6 – La mitrailleuse **Hotchkiss Mle 1914** en calibre 8mm Lebel était la principale arme automatique de l'armée française pendant les dernières années de la **Grande Guerre**. Elle fut également utilisée par le corps expéditionnaire américain (A.E.F) en 1917 et 1918. Fabriquée en France à **Saint-Denis** et à **Lyon** par les Établissements Hotchkiss et Cie, elle fut également exportée et fabriquée sous licence à l'étranger.



Toulon place de la Liberté, le 07 novembre 2012